

L'ISLAM
DEVANT LA
DÉMOCRATIE

À propos du livre de
Philippe d'Iribarne,
*L'islam devant
la démocratie*,
Gallimard, 2013.

Avec ce nouvel essai, Philippe d'Iribarne poursuit son voyage à travers les cultures du monde. Mais plutôt que d'étudier

quel que contrée nouvelle, l'auteur inverse cette fois sa perspective : il montre comment l'islam – en tant qu'enseignement se voulant universel – a marqué d'une empreinte commune les cultures des pays dans lesquels il s'est massivement implanté. Ce faisant l'auteur tente d'apporter un éclairage inédit sur les contradictions possibles entre l'univers de pensée islamique et les idéaux démocratiques.

La question revêt aujourd'hui un tour critique. Elle concerne tout autant l'intégration des communautés musulmanes dans les sociétés occidentales, que l'avenir de pays musulmans en pleine ébullition politique – dans le monde arabe et au-delà. En France, la question n'est abordée que sous un mode passionnel : pour les uns, soucieux d'interdire toute stigmatisation, il faut nier l'idée d'un lien quelconque entre l'islam et certains faits problématiques ; pour d'autres, au contraire, il s'agit de faire preuve d'une tolé-

rance zéro vis-à-vis des traits qu'ils pensent liés à l'islam.

L'auteur n'entend se soumettre à aucun de ces diktats. Habitué à arpenter les cultures, il n'ignore pas que les pays musulmans sont culturellement différents entre eux, aussi divers que l'étaient les cultures préislamiques, façonnés qu'ils sont par leur histoire respective. Appliquant la rigueur exégétique dont il est coutumier, il met en lumière l'existence d'une empreinte commune, présente dans divers aspects du monde islamique : une « noire vision du doute et du débat », allant de pair avec « une soif de certitude » et

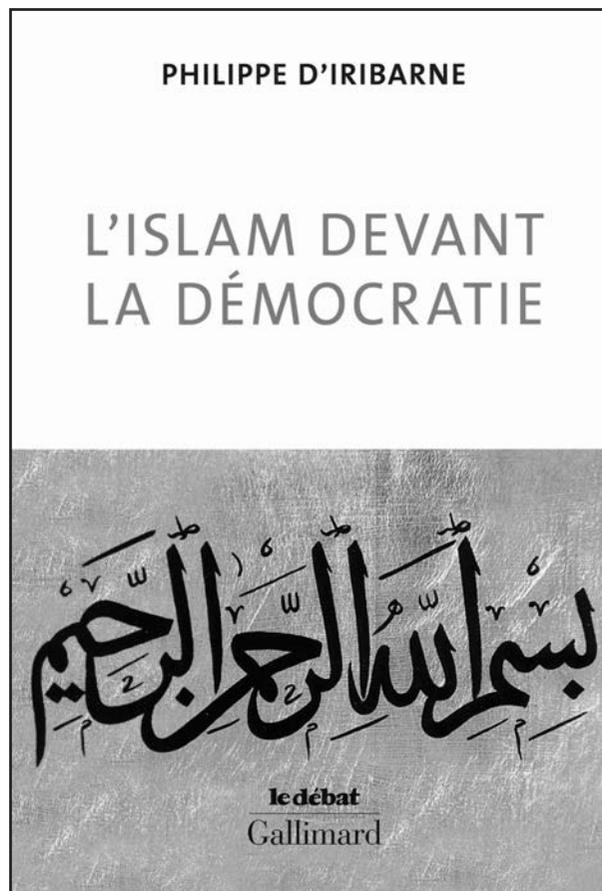
tout au long des sourates et des versets : le caractère indéniable des vérités révélées, le sort promis à ceux qui doutent (qui sont nécessairement de mauvaise foi), la dénonciation de ceux qui discutent (qualifiés de « dénégateurs », d'« amateurs de disputes », accusés de parler « pour ne rien dire »), ou encore la célébration de l'unité des croyants.

L'auteur cherche alors à voir comment cette logique a pu s'ajuster ou se tempérer au contact d'autres univers, par exemple en rencontrant la pensée grecque qui conçoit le débat contradictoire comme une voie pour faire émerger la vérité.

Ici, la philosophie islamique, pourtant créative, se montre sélective. Elle s'accorde avec l'idée de la connaissance reçue d'une illumination intérieure ou avec la figure du roi philosophe (Platon). À l'inverse, et ce, jusque chez des penseurs réputés proches du monde occidental – tel Averroès –, l'effroi demeure face à l'incertitude, au doute et à la division. Pour celui-ci, la raison est conçue comme une capacité à accueillir ce qui est donné et à y adhérer. Le débat n'est pas un moyen d'accéder à plus de vérité, il est au contraire un facteur de déchirure. Quant aux spéculations théoriques, elles sont réservées aux savants pieux.

Philippe d'Iribarne tourne ensuite son regard vers les visions du droit et de la *Chariyah*. Par-delà leur diversité, il y voit une propension à codifier les comporte-

ments. En cas de difficulté d'interprétation, le sens obvie des textes, et les commentaires de témoins reliés aux origines doivent l'emporter. Sinon, la primeur revient au consensus de la communauté et à l'avis des personnes pieuses, dignes de foi. Au fil du temps,



« l'exaltation de l'unité de la communauté ».

Il montre tout d'abord que cette double opposition – doute/certitude et débat/unité – est inscrite dans le Coran. Il ne s'agit pas de quelques citations habilement prélevées, mais bien d'une logique constitutive du texte, qui court

cette logique a réduit presque mécaniquement les marges d'interprétation.

L'empreinte de cette logique islamique devient patente lorsque, regardant l'univers purement laïc des entreprises, l'auteur y trouve un même rapport au monde : une large attente de codification des comportements et de *leadership* moral, ainsi que la célébration du consensus. Une illustration étonnante en est donnée par la traduction jordanienne de la charte d'un groupe français. L'incitation au débat et la vision positive du conflit y ont été gommées, pour être remplacées par un appel à l'unité et à la guidance.

L'auteur passe ensuite en revue les principes démocratiques que l'islam est soupçonné de refuser. En général, les auteurs qui veulent se départir d'une lecture essentialiste considèrent qu'il ne faut y voir que le fruit de circonstances historiques. La thèse présentée ici montre que les tentations – théocratique, autoritaire, inégalitaire, etc. – ne sont guère liées à l'islam. Par contre, une contradiction surgit avec la crainte radicale de ce qui mène à la division (*fitna*). L'auteur note en passant que, contrairement à un entendement courant, le durcissement actuel de l'islam est un produit de la modernité (et non vraiment un reflux obscurantiste). L'islam le plus tolérant existe souvent dans les campagnes. Le rejet des croyances populaires – sans fondement scripturaire – est en fait moderne. L'élévation du niveau d'éducation et l'alphabétisation contribuent en réalité à un retour général à la rigueur du texte. Pour donner cet éclairage nouveau, il fallait probablement que l'auteur ne soit pas un spécialiste de l'islam. Il peut ainsi passer par-dessus les clôtures qui séparent les spécialistes, et appliquer son exégèse méticuleuse à des domaines différents (religieux, philosophique, juridique, politique, sociologique). L'auteur se méfie des généralités rapides et il veille, à chaque étape, à tenir compte des

faits qui peuvent sembler contradictoires. Chemin faisant, il dessine une histoire complexe des idées au sein des sociétés marquées par l'islam. Sa démarche se refuse à tout déterminisme. Elle vise à déceler les craintes fondatrices, propres à chaque univers culturel ou religieux, qui influent sur les représentations de leurs membres et sur les rapports sociaux.

L'ouvrage ne relève pas d'une démonstration à charge, mais d'une exploration méthodique des univers culturels. Il ne prétend pas prévoir ce qui peut advenir du regard islamique sur le débat démocratique. Mais il projette une lumière neuve sur des tensions dont l'actualité témoigne. L'intérêt des travaux de Philippe d'Iribarne est qu'ils joignent une lecture des faits à une approche théorique innovante. L'auteur est cependant d'une telle prudence, qu'il en vient parfois à rester silencieux sur certains aspects dès lors qu'ils lui paraissent flous, quitte à laisser le lecteur dans l'expectative.

Par exemple, il n'aborde pas la question de l'égalité des femmes (pourtant de plus en plus assimilée à une vertu démocratique). En réalité, une telle inégalité relève d'un fond culturel bien plus large. Elle n'est pas liée à l'islam. L'auteur n'en parle donc pas, sauf à considérer que la tendance islamique à codifier les comportements sociaux a un effet néfaste. Il est vrai d'ailleurs que la question a pris en France une tournure particulière, en raison surtout d'une certaine vision française de l'espace public et de la laïcité.

Une autre question que l'on pourrait adresser à l'auteur concerne l'extension de son approche à une doctrine religieuse. Jusque-là, il nous avait habitués à rechercher les peurs fondatrices qui hantent les cultures des nations. Rien – sauf le résultat qu'il en retire – ne vient étayer la validité de ce glissement méthodologique. Voulant d'ailleurs vérifier que l'aversion au doute n'est pas seulement le fait de la religion, Philippe d'Iribarne

applique son regard critique aux Évangiles. Et la différence apparaît nettement, tant ces derniers admettent le doute et les divergences entre les disciples. Il resterait toutefois à se demander quelle opposition fondatrice l'auteur pourrait bien déceler dans le message chrétien ?

On doit donc admettre que l'auteur fait constamment précéder le questionnement des faits à toute construction théorique. Sa démarche fait songer à la manière dont les astronomes du XVII^e siècle, entièrement voués à l'observation et au calcul, ont fait naître leur science en la dissociant de l'astrologie. Une longue fréquentation des faits culturels conduit Philippe d'Iribarne à s'affranchir des croyances de la sociologie (convaincues, quant à elles, de l'effet prédictif des valeurs qui hantent une société), au profit d'une vue théorique nouvelle tirée des faits.

Il montre l'existence d'une force de gravité, placée au cœur de l'islam, qui, composant sans cesse avec d'autres forces, éclaire les trajectoires des sociétés qui s'en réclament.

Par **Alain HENRY**

SOCIOLOGIE
DE L'ÉTRANGER
(OU LA REVANCHE
DES BREBIS GALEUSES)

À propos du livre de Norbert Alter, *La force de la différence*, PUF, 2012.

Qu'y a-t-il de commun entre une femme, un homosexuel, un handicapé moteur ou sensoriel, un jeune homme issu de l'immigration et un diplômé d'une filière technique ? Réponse : ils sont différents... et pourtant patrons. Tel est le point de départ du dernier